

Maîtresse Cindy interviewe tous azimuts
des pratiquants sadomasochistes et des non-pratiquants.

* Interview exclusive de Jean-Paul Réti par Maîtresse Cindy

Jean-Paul Réti

Sculpteur, Prix de Rome 1978, Fulbright 2001, USA, Akari 2003, Japon.

Élève et ami de César, il a collaboré avec Jean Dubuffet et Pierre Klossowski, entre autres.

En quittant les Beaux-Arts de Paris, il a été aussi l'assistant de Botero et de Folon.

Ses œuvres ont été exposées en France, aux États-Unis, au Japon, en Italie, en Allemagne, en Suisse, en Nouvelle-Zélande, etc. <http://reti-sculpteur.com/>



A gauche Jp Reti près de sa sculpture " Diane et Actéon" à Beaubourg en compagnie du réalisateur Raoul Ruiz

* [Lire mes autres interviews](#)

MC : - J'ai l'impression que tes sculptures sont faites pour défier la gravitation mais, je me trompe peut-être ?



Earth edge for Mino

JPR : L'attraction terrestre, la gravitation, nous trompent et nous font oublier la chose la plus incroyable : nous virevoltons dans l'espace, nous sommes des Terriens certes, mais aussi des cosmonautes de notre galaxie dans laquelle nous voyageons. Mon défi a été de tenter de faire ressentir cela en mettant les spectateurs devant mes pièces murales, comme s'ils survolaient la Terre, mes paysages urbains. Laisser les sculptures au sol me semblait perpétuer le « mensonge de notre regard » qui ne voit qu'une toute petite partie de notre réalité. Je n'ai pas eu la chance d'accompagner les quelques rares voyageurs qui ont pu voir la Terre flottant dans l'espace. Ils sont nos yeux et nous disent où nous sommes vraiment. Pas marchant dans la nature, ni au milieu d'une ville, mais bien sur un caillou qui tourne sur lui-même, *perpetuum mobile* ; bille fragile entourée de l'indifférence de l'espace infini. Je cite souvent Giordano Bruno : « Ni haut, ni bas, que l'infini ». D'ailleurs, ce n'est pas par hasard que l'Agence Spatiale Européenne a accepté mon invitation et avait accompagné mes sculptures avec leurs images radars de la Terre.

Double satisfaction pour moi. Rencontre avec ceux qui fouillent l'espace et en même temps hommage à ceux de ma famille qui sont ou ont été des scientifiques, chercheurs, sensibles à « l'invisible » à l'oeil. Les fouineurs du microcosme et du macrocosme. (J'ai d'ailleurs réalisé une pièce intitulée « Cosmogonie », pièce avec des effets électromagnétiques, simulant l'univers) à l'occasion d'un colloque qui s'est tenu à l'université Paris - Denis Diderot

MC : - On imagine souvent le sculpteur avec un burin et un marteau entre les mains. Te concernant, il s'agit plutôt d'un chalumeau. Quel genre de sculpteur es-tu ?

JPR : Le terme sculpteur évoque pour beaucoup, en effet, la pierre, le bois, la forme naissant d'un bloc. C'est pourquoi j'emploie avec difficulté le terme sculpteur. Le mot plasticien est peu évocateur. Souvent je parle de moi comme d'« un faiseur d'objets ». C'est vrai actuellement pour la plupart des « sculpteurs », qui assemblent, soudent, collent, que sais-je encore, plutôt qu'ils ne sculptent.

MC : - Peux-tu me parler de ton travail avec Pierre Klossowski ? Je pense à cette exposition au Centre Georges Pompidou ?

JPR : Ça a été une longue parenthèse de presque trois ans dans mon parcours. En effet mes trois grandes sculptures réalisées à partir des dessins de Pierre côtoyaient ses grands tableaux. Un détail croustillant à rappeler pourtant : un panneau à l'entrée de l'expo disait que « certaines oeuvres sont susceptibles de heurter la sensibilité du public / Some works may cause offense ». Destiné, je suppose, aux visiteurs américains avant tout, histoire d'éviter d'éventuels procès de quelques néo conservateurs... Depuis quelque temps, cette tendance à la censure et ou à l'autocensure ne fait que s'aggraver.

Mais j'en reviens à ma collaboration. Un ami m'a permis de faire la connaissance de Pierre et d'entamer une collaboration, soutenue par une galerie et un historien de l'art, attaché à l'époque à « Beaubourg », au Centre Pompidou.

Ça a été d'abord de longues conversations avec ce philosophe et son épouse Denise, dite « Roberte », rencontres amicales (nos ateliers étaient très proches, même nos domiciles) qui ont permis de comprendre un peu le monde complexe de cet homme à la fois orgueilleux et imple. Parlant d'une voix forte et sûre de tout ce qui l'intéressait. Ses rencontres avec d'autres écrivains, mais il parlait aussi de « Pierre le maladroit » faisant allusion au fait qu'il n'a pas « appris » à dessiner. De ces conversations et de ses multiples dessins, j'ai pu faire des synthèses en sculpture en toute liberté en y glissant même mes propres fantasmes - qui n'en a pas ? - et évoquer dans ces pièces ce que je ne pouvais conter dans mes sculptures plus personnelles. Belle occasion de « vampiriser » l'expérience d'un aîné. Ça m'a même permis de le faire sourire, puisque dans la composition « Roberte aux barres parallèles », j'ai remplacé le visage de « l'assistant » qui était peu défini dans le dessin par celui du profil pointu de Pierre jeune. D'observateur, je l'ai fait acteur. De metteur en scène de ses *simulacres*, je l'ai fait devenir participant grâce à la complicité (ou la confiance ?) qui s'était établie entre nous. La texture que j'ai donnée à toutes ces pièces était celle que j'utilisais sur mes argiles, griffées par des lames dentées. Ma texture reconnaissable. C'est là où le hasard intervient et enrichit une collaboration : mes griffures ressemblent aux traits de crayons de Pierre, puisque ses

tableaux en fait sont des dessins aux crayons de couleurs ou à la mine de plomb. Des réseaux de lignes qui se croisent et se décroisent. Où les repentirs sont souvent visibles. D'ailleurs, j'ai tenté une expérience avec lui. Je lui ai demandé de tracer des traits de couleurs dans les sillons de ma texture sur un buste que j'ai modelé d'après le petit-fils de Louis-René des Forêts, Gabriel. Il n'avait pas la vision des volumes, mais il s'est prêté à l'expérience. (La pièce est chez Denise Klossowski, je ne l'ai jamais récupérée).

Je dirai pour résumer (il y aurait encore bien des choses à conter) que cette collaboration m'a permis de réaliser des pièces que je n'aurais peut-être pas osé faire. Je me suis caché derrière les dessins (desseins ?) de Pierre... et ses représentations de la femme. Depuis je réalise de loin en loin des « totems », des moulages sur corps, des « éclats de femmes ».

S'agit-il d'ailleurs chez Pierre Klossowski de représentation de la femme, ou plutôt de ce qui se passe autour ? (Denise/Roberte disait avec humour que même si elle a été le modèle permanent, elle n'a pas vraiment « profité » des fantasmes de Pierre...)

MC : - Ton atelier se situe aux Frigos à Paris. Ce lieu est devenu mythique, j'aimerais que tu m'expliques pour quelles raisons ?

JPR : Tu fais allusion à ma deuxième vie, celle qui depuis toujours me conduit à m'engager pour des causes sociales innovantes ou simplement qui me semblent nécessaires. La plus prégnante est celle qui m'a conduit à fonder une association pour la sauvegarde d'une friche industrielle. J'ai eu des ateliers parfois étonnants ou luxueux, selon ; à Montmartre, à Rome, Phoenix à ou New-York. Mais aucun n'avait la qualité technique de ceux que j'ai trouvés dans les ex-Entrepôts Frigorifiques qui ont été loués au milieu des années 80 par la SNCF. Pourtant, ils ont failli être détruits au nom d'un quartier d'affaires à construire à l'Est de Paris, autour de la BNF. Il était hors de question de laisser faire. En dehors de la qualité des lieux, solidité, rusticité, une expérience inédite s'y est faite : le mélange inattendu de professions qui ne se rencontrent jamais sous un même toit. Éditeur et petit industriel, créateur d'événements, microsociétés, artistes, salles de répétitions s'y côtoient et encore bien d'autres choses.

Mélange aussi de gens modestes et aisés, contraints à vivre ensemble, un apprentissage qui ne va pas sans heurts quelquefois... ; la rareté des ateliers à Paris les y oblige. Et c'est tant mieux. Une mixité appelée « verticale » les réunit et crée des collaborations inattendues. Ce qui ne veut pas dire que tout est lisse. Le grand nombre de locataires fait voir toutes les facettes de la vie ensemble. Amitiés, inimitiés, indifférence, jalousie...rumeurs et silences. C'est tout cela que j'essaie d'expliquer au nouveau propriétaire, la Ville de Paris, pour qu'elle ne transforme pas le site en un phalanstère d'artistes, à l'instar du « 104 », comme elle a tenté de le faire. Ce n'est pas l'histoire du lieu, son intérêt est sa pluralité non corporatiste. Étant assez bagarreur, j'ai même soudé la porte d'un atelier dans lequel les services culturels de la Ville voulaient installer un artiste « professionnel ». Terme qui ne correspond à rien, sinon à des critères administratifs. A-t-on jamais demandé à Jean Dubuffet, s'il était professionnel ?

Lui qui avait en horreur et le terme et les catégories ? Je cite son exemple, puisque j'ai été l'un de ses assistants pour un bon moment après les Beaux-Arts. Dubuffet n'aurait pas eu droit à louer un atelier de la Ville, selon les critères en vigueur, puisque n'appartenant pas à la Maison des Artistes. Je fais cette longue explication parce que l'enjeu est important : pour la première fois, il y a un mélange des genres totalement dû au hasard dans un même lieu. Il faut le laisser vivre, se contenter d'encaisser ses loyers et surtout ne pas institutionnaliser l'endroit. L'association que j'anime sur le site (APLD 91) n'a de cesse de publier des articles, rencontrer des élus pour expliquer et encore expliquer. L'innovation n'est pas facile à faire comprendre, encore moins à faire entrer dans une grille administrative. Je m'y emploie, nous nous y employons, du moins les plus actifs. Cela en vaut la peine. Faut-il se contenter d'être inventif pour sa propre vie, son activité personnelle ? Je ne le crois pas. Modeler la société, la manière d'y vivre est aussi une manière de « sculpter »...

MC : - Tes oeuvres sont visibles dans des collections publiques mais également dans des collections privées. Par exemple François Pinault possède une de tes oeuvres. Peux tu me parler de cette oeuvre ?

JPR : J'ai eu l'occasion en effet de laisser des pièces dans plusieurs pays, mais l'une d'entre elles est restée unique pour l'instant dans sa conception ; elle est en effet dans la collection de François Pinault. Une sorte de synthèse de ce que j'ai décrit plus haut. Une traversée de la Terre jusqu'à son centre, une colonne en acier, suspendue à une poutre et qui montre les

strates successives du sol vers le centre de la Terre. Acier soudé, oxydé d'assez grande dimension. Mais j'ai aussi des pièces plus modestes, chez des collectionneurs moins visibles... Le titre à l'origine était « Earth sample », puisque j'en ai eu l'idée aux États-Unis, où j'ai travaillé à plusieurs reprises, comme j'ai eu l'occasion de le faire aussi au Japon. Les longs séjours de travail, hors de France, obligent à se réinventer, à utiliser des matériaux différents, donc à faire évoluer toujours le même thème, mais en « l'habillant » de papier (au Japon), de verre (à Phoenix, AZ), à utiliser systématiquement les ombres portées sur mes pièces et même montrer les sous-sols etc. Ce que je tente d'appeler « l'image globale »

MC : - « L'artiste Luh est venue te proposer de réaliser une sculpture un peu spéciale. En fait, je crois qu'au départ, elle s'est inspirée des machines infernales que j'ai installées dans mon donjon, je pense en particulier à la machine à fister, "la pénétreuse", et à la machine à fessée, "la fesseuse". Peux-tu me parler de ce projet et de cette fabuleuse sculpture ?

JPR : L'artiste aux multiples profils, Luh, a mis des photos sur son site où elle posait à « Beaubourg » à côté des sculptures que j'ai réalisées d'après les dessins de Pierre Klossowski. On m'a signalé cette « cohabitation » sur le web et peu après, nous nous sommes rencontrés, en compagnie de Yann Minh, le Noonaute. Luh m'a parlé de son projet de sculpture ; elle-même moulée en résine et tenant un fouet mécanique. J'ai commencé par faire le moulage de son corps, puis j'ai conçu la « femme fouettante », un torse réaliste, nu, prolongé par un bras métallique cachant un moteur qui actionne le fouet. La « femme-fouet » que j'ai sculptée veut être l'image de celle qui se rebelle, qui s'oppose et non celle qui « punit ». Celle qui se fait « homme », c'est-à-dire qui prend arme. Je reconnais que cela ne saute pas aux yeux quand on regarde l'objet. Comme quoi l'intention du « faiseur » reste le plus souvent dans l'obscurité ou pire, masquée par une image convenue. Mon intérêt de répondre à une telle commande est de donner forme au phantasme ou à l'idée de l'autre, tout en réfléchissant sur ce que cela évoque pour moi. En tout cas je n'ai pas le phantasme d'être fouetté.
« Ça vous gratouille ou ça vous chatouille ? ». Ça chatte ouille l'esprit...